

Figure du père : malaise et représentations dans l'univers romanesque de Malika Mokeddem

Figure of the father : malaise and representations in the romantic universe of Malika Mokeddem

DEMANE DEBBIH Ramila*,

Université MENTOURI Constantine

ramila.demanedebbih@umc.edu.dz

Laboratoire Langues et Traductions

Date de réception : 07-10-2022	Date de révision : 24-11-2022	Date d'acceptation : 30-12-2022
--------------------------------	-------------------------------	---------------------------------

Résumé :

La présente étude a pour but d'analyser la figure du père dans l'univers romanesque de Malika Mokeddem. Elle se structure autour de trois axes principaux : le premier étudie la représentation de la figure du père désiré ; le deuxième permet d'élaborer les différents rapports entre père et fille ; et le dernier axe met au point le rôle du père dans l'évasion et l'exil de l'auteure. L'analyse psychocritique et psychanalytique du corpus de travail met en exergue le malaise identitaire des protagonistes et celui de l'auteure. En somme, face à des traumatismes d'enfance dont l'actant principal est le père, les personnages éprouvent le besoin de partir et de s'éloigner.

Mots clés :

Figure du père, psychanalyse, malaise psychologique, quête identitaire, exil.

Abstract :

The present study aims to analyze the figure of the father in the novel universe of Malika Mokeddem. It is structured around three main axes : the first one studies the representation of the figure of the desired father ; the second one allows to elaborate the different relationships between father and daughter ; and the last one focuses on the role of the father in the author's escape and exile. The psychocritical and psychoanalytical analysis of the work tries to highlights the

identity malaise of the protagonists and that of the author. In short, facing childhood traumas whose main actor is the father, the characters feel the need to leave and to move away.

Keywords:

Father figure, psychoanalysis, psychological malaise, identity quest; exile.

*Auteur correspondant :

1. INTRODUCTION

Sigmund Freud rencontre la figure du père à travers la quête de la résolution de l'énigme de la névrose, précisément de l'hystérie. Dès lors, il porte sa réflexion sur le rapport subjectif de l'enfant à son père et élabore, par la suite, toute une théorie basée sur ce qu'il nomme le complexe d'Œdipe. La figure du père n'est conçue que dans la relation triangulaire enfant-père-mère pour Winnicott, le rôle du père n'a donc de sens que s'il est associé à la relation entre mère et enfant. Lacan, quant à lui, reprend la question du père à partir de son « nom », voire de ses « noms », il s'interroge sur ce qui peut substituer la fonction du père quand celle-ci est suspendue et parle donc de *sinthome*ⁱ.

De par cette importance du père, sa représentation occupe une place prépondérante dans différents champs artistiques, la toile de *La malédiction du père*ⁱⁱ de Jean Baptiste Greuze décrit le châtiment du fils par son père, *The father*ⁱⁱⁱ est un film adapté de la pièce de théâtre *Le Père* de Florian Zeller. La littérature, notre objet d'étude, regorge aussi de figures paternelles mettant en exergue le rôle que celui-ci joue dans la vie de l'écrivain. C'est par le père, avec et contre lui, que se construit la relation de l'enfant avec le monde. Il incarne la figure du Surmoi^{iv} d'un point de vue psychanalytique, son rôle est donc décisif, autant dans la vie réelle

que dans l'imaginaire de l'écrivain. Pourtant, certains pères n'occupent pas la place qu'ils sont censés combler et sont absents de la vie de leurs enfants. Une absence qui laisse chez l'enfant, la fille surtout, des troubles psychologiques difficiles à réparer.

Il se trouve que cette absence du père dans la société soit revendiquée dans le champ littéraire maghrébin par une multiplicité d'images le représentant.. La thématique des relations familiales est une composante inéluctable de l'œuvre de Malika Mokeddem, sa relation avec son père plus précisément est, du moins qu'on puisse dire, créatrice même de l'acte de l'écriture chez elle .

Le présent article tend à dégager les différentes représentations de la figure paternelle dans l'œuvre de Malika Mokeddem. Nous nous basons sur le lien entre le père fictif et le père biographique pour effectuer une lecture psychanalytique afin de mesurer la place du père et son rôle dans le rapport de l'écrivaine à « l'autre ». Notre réflexion veut rendre compte de l'importance du père pour la fille et c'est à partir de sa figure dans l'écriture que nous analyserons la question .

L'analyse préconise une sorte de va et vient entre fiction et réalité sans pour autant restreindre l'écriture romanesque à la vie réelle de l'auteure. Nous n'avons donc pas l'intention de réduire le texte de Mokeddem à un simple témoignage autobiographique. Or, nous aurons besoin de faire appel à sa vie réelle afin de dégager l'inconscient dans le texte .

Notre corpus, qui sera principalement, et non exhaustivement, composé de trois romans, fera état d'un père aux multiples images et aux multiples influences. Absent, faible, vaincu, violent, tyrannique, autoritaire, misogyne, haineux... autant d'adjectifs qui sont régulièrement convoqués pour décrire le père dans le roman de Malika Mokeddem, une description qui nous invite à partir à la recherche d'une

figure omniprésente et significative de celui-ci. Cette recherche qui s'annonce complexe face au nombre de pères présents et absents dans l'œuvre, aura pour but l'analyse des différentes représentations que la figure du père peut avoir dans l'imaginaire romanesque de Malika Mokeddem en mettant en évidence le malaise ressenti dès la première lecture de son texte .

Le père est un personnage important chez Mokeddem, il divulgue une double quête : l'une du sens, l'autre de l'identité. Cette quête permet de déchiffrer la vraie signification accordée au mot père. L'œuvre de Mokeddem met en scène de nombreux «pères» et tend à reconstituer son image à travers différents aspects : Le père traditionnel occupe une place importante dans *Mes hommes* (2006) et la narratrice développe un sentiment d'aversion envers ce père dont l'autorité est légitimée par les systèmes, les institutions et les modèles sociaux. Cette image est au centre de l'écriture dans la majorité des textes. A cet exemple s'ajoute la figure du père souhaité et désiré dans *L'interdite* (1993) et *Le siècle des sauterelles* (1992) : une variété de représentations qui témoigne d'un grand accablement ressenti vis-à-vis du père.

En effet, le père dans l'œuvre de Malika Mokeddem est évoqué de manière antithétique. Quelques fois affectueux, protecteur et généreux. Souvent autoritaire, difficile et cruel. Cette contradiction est d'une grande importance à notre sens puisqu'elle révèle un grand malaise psychologique chez l'auteure. Faisant souvent partie des personnages principaux, cette figure nourrit l'imaginaire de l'écrivaine. L'exploration des manifestations, plutôt inconscientes, de ces figures paternelles dans le texte, se fera à partir de l'étude des expériences auxquelles auteure et protagonistes étaient confrontées .

2. La figure du père désiré

La fonction du père est essentielle pour le développement psychique de l'enfant. Jacques Lacan parle de catégorisation du père, il distingue trois instances. Le père réel, c'est la personne physique qui est présente et agit au sein de la famille. Le père imaginaire, c'est une création dans l'imaginaire de l'enfant, l'enfant invente une figure fictive dépendamment de son père réel et c'est généralement le contraire de celui-ci (imaginer son père fort et héroïque quand il est faible et lâche par exemple). Le père symbolique lui correspond à la loi, l'interdit et véhicule la culture de la société.

Nous nous intéressons particulièrement à la notion du père imaginaire puisqu'elle nourrit la création littéraire et présente une source d'écriture. La représentation est d'abord fondée sur une impression que se fait l'écrivain de sa relation avec son parent. Elle est ensuite intériorisée et représentée, présentée à nouveau comme le mentionnent Laplanche et Pontalis pour être rejouée ensuite sur une autre scène (PONTALIS & LAPLANCHE, 1997, p. 57). Cette scène n'est autre que l'écriture littéraire. Elle est, pour l'écrivain, la voie royale vers l'inconscient. L'écriture dans ce cas semble jouer le même rôle que le rêve^v. C'est ainsi que le romancier, à partir de la réalité, se forge une nouvelle image de sa relation avec son père, il la transforme par la suite et la modifie jusqu'à ce qu'elle soit satisfaisante et corresponde parfaitement à sa réalité interne .

A travers le roman familial, Freud repère une rêverie privilégiée, dans la mesure où elle a pour « motif » le « thème œdipien ». Il s'agit en effet de cette activité fantasmatique, organisatrice de « scénarios » que ce « petit œdipe » qu'est l'enfant forge à un moment donné pour soutenir son « vœu » œdipien tout en supportant l'interdit et l'insatisfaction émanant des parents. Il ne trouve rien de mieux alors, pour échapper au destin que lui imposent ses parents réels, que de

forger une filiation idéale, au moyen de ces personnages que sont des figures parentales imaginaires. (ASSOUN, 2014, p. 115).

Tel est le cas dans *L'interdite* qui relate l'histoire de Sultana Medjahed, une femme qui a quitté son village à la quête du savoir et fuyant les carcans d'une société traditionnelle et patriarcale. Deux figures de père sont évoquées dans ce roman, l'une est celle du père d'une petite enfant, l'autre est celle du père de Sultana. La narration se fait à la première personne du singulier, le « je » est partagé entre Sultana et Vincent, celui-ci fait la rencontre de la petite Dalila qui lui parle de son père dans les passages suivants :

Mon père, il sait pas écrire et puis il l'a disputée. Il sait lui envoyer que des malédictions. [...] Mais trois fois que j'étais seule avec mon père dans la rue, il m'a dit comme ça : « Ta sœur va bien? » J'ai eu très peur de lui. Je voulais rien dire. Mais il avait pas les yeux méchants. Ils étaient tristes, ses yeux. Alors j'ai dit oui, seulement de la tête, comme ça il pouvait rien me reprocher. Parfois, mon père il fait : Elle pousse un long soupir. -Et il dit « Ya Allah ! ». Alors moi je dis : il pense à Samia et il veut pas l'avouer. (MOKEDDEM, 1993, p. 37)

Dalila parle de sa sœur Samia qui a décidé de continuer ses études en France contre la volonté de sa famille, le seul contact gardé avec elle, sont les lettres qu'elle envoie à sa petite sœur, celle-ci décrit l'ambiance qui règne dans sa maison. Elle analyse son père et ose l'imaginer tendre et affectueux. Derrière cette apparence cruelle et dure, elle espère un parent doux qui porte toujours de l'amour pour ses enfants malgré toutes les contraintes imposées par une société dans laquelle la liberté de la femme est une « H'chouma » (MOKEDDEM, 1993, p. 93), à fuir et à cacher à tout prix.

Sultana revient à son village natal suite à la mort d'un ami médecin, étant du même métier, elle décide de le remplacer le temps d'en trouver un autre, une

période dans laquelle elle fait face avec son passé blessé et le souvenir de son père est évoqué lors d'une rencontre avec les vieilles femmes de la tribu:

-Et moi. je me souviens si bien de ton père[...].

-Et il aimait sa femme. le Chaâmbi. Il aimait tant sa femme que, pour les autres, c'en était un autre péché.

-Ah oui. il aimait tant ma mère?

-Oui. oui. il l'aimait. lui le grand Chaâmbi. comme un homme en perdition peut aimer une «fille»

-Ah. oui tant que ça ? Demandé-je encore.

Ma voix tremble. Mes doigts tremblent. Je suis une flûte ivre de vent.
(MOKEDDEM, 1993, p. 173)

Le portrait du père affectueux, attentionné, aimant qui sait exprimer et montrer son amour est une image entièrement incompatible avec le père réel de Malika Mokeddem, tout au contraire celui-ci semble impassible au point de vouloir à tout prix le fuir. Lazhari Labter questionne Mokeddem dans un entretien en voulant savoir si elle cherchait un père dans les hommes qu'elle a aimé, elle déclare : « Non je n'ai jamais cherché un père je suis allée vers des hommes en les espérant justement diamétralement différents de lui. C'est-à-dire non autoritaires ; non misogynes, libérés des conventions sociales, aimants... » (LAZHARI, 2007, p. 57). En effet, toutes les narratrices dans les textes de Mokeddem fuient leurs familles et se caractérisent par leur amour de l'évasion.

Le père réel est en effet tout ce que l'auteure ne désire pas trouver dans sa vie, son combat et sa fuite laissent inévitablement des manques chez elle, un manque comblé par le personnage du père créé dans la fiction :

-Et puis ton père t'aimait beaucoup trop aussi. s'exclame l'une. sourire en croissant dans l'outrage du tatouage. - Cela se voyait tant ? On n'aime jamais trop sa fille!

-Il t'aimait beaucoup trop. tranche-t-elle. tatouages noués. S'il t'avait moins aimée, s'il t'avait considérée juste comme sa fille, tu aurais vécu parmi nous. Mais comme il t'aimait trop, il t'a rendue rebelle et difficile, aveugle à nos attentes et même à nos attentions. Tu étais comme venue d'ailleurs, avec des habitudes d'ailleurs. Et le malheur t'a faite encore plus étrangère. Alors tu es partie, toi aussi. (MOKEDDEM, 1993, p. 174)

L'enfance et l'adolescence de Malika Mokeddem ont été marquées par des blessures provenant des injustices sociales perpétrées à l'encontre des filles et des femmes. Dans le passage suivant, c'est justement le contraire qu'elle imagine avec le comportement du père de la narratrice:

-Il te portait partout avec lui. Il te portait à califourchon sur sa nuque. Et tous lui disaient : « Chaâmbi, on ne porte pas ainsi une fille ! Chaâmbi, pose-la, ce n'est qu'une fille ! » Il riait de son rire fort et rétorquait : « Bande d'ignares, regardez-la bien ma fille, elle vaut plus que tous vos garçons réunis ! » - Il disait cela ? Je ne m'en souvenais plus.

-Il disait cela dans son rire fort. Et tous savaient bien que, de sa part, ce n'était pas seulement une plaisanterie. La preuve, c'est qu'il t'a mise à l'école alors qu'aucune autre fille du ksar n'y mettait encore les pieds. Ton père était l'étranger d'ici. Un étranger instruit, différent . (MOKEDDEM, 1993, p. 175)

L'écriture romanesque s'attribue un rôle thérapeutique dans le cas de Malika Mokeddem, Freud considère l'écriture, ainsi que tout autre acte artistique, comme le moyen d'échapper à la névrose. L'artiste peut transformer «ses fantasmes en créations artistiques et donner de cette façon une fonction thérapeutique à son œuvre au lieu de les transformer en symptômes névrotiques» (ASSOUN, 2014, p. 124). Charles Mauron, dans son approche du texte littéraire compare la création littéraire à une cure analytique ou à un rêve. C'est pour lui le lieu d'un «examen d'inconscience » et d'une «autoanalyse» (MAURON, 1963, p. 30), il considère l'acte de l'écriture comme une sorte de consolation à tout ce qu'était inaccessible dans la vie réelle et dans l'enfance de l'auteur.

L'auteure, dans la création du personnage du père, répond à une sorte de fantasme et reproduit le rêve du père qu'elle n'a jamais eu dans la vie réelle. Michelle Perron-Borelli, dans sa théorie portée sur le fantasme et son réveil estime que : «Rêve et fantasme sont inséparables car, ils relèvent tous deux d'un même processus qui consiste à exprimer, sous une forme consciente plus ou moins déguisée, un désir inconscient refoulé» (PERRON-BORELLI, 2022, pp. 4,5), ce désir refoulé dans le cas de Mokeddem est tout l'amour qu'elle a dû avoir de la part de ses parents, particulièrement de son père. Ainsi, elle l'imagine beau et généreux, entièrement dévoué à l'aimer et à la protéger. Et comme l'écriture avait une place salubre dans la vie de la romancière, elle imagine un père poète qui l'initie à l'écriture nonobstant toutes les circonstances défavorables pour y parvenir. Il lui enseigne art et littérature et lui fait la découverte d'une personnalité qui serait d'ailleurs son modèle, Isabel Eberhardt, l'exploratrice, journaliste et écrivaine disparue en 1904 dans l'inondation d'Ain Sefra à l'âge de vingt-sept ans, « Mahmoud » c'est d'ailleurs le nom que se donnait cette femme infortunée, comme elle, Yasmine décide de consacrer sa vie à l'écriture, l'extrait suivant décrit ses premiers rapports à l'écriture:

Mais depuis qu'elle ne parle plus, l'enfant s'accroche aux signes écrits. Son père les dit pour elle [...] Elle les sent là, les mots du silence, fragments épars, paroles dissoutes au bout de ses doigts [...] Inlassablement, Mahmoud les prononce pour elle, la corrige, l'encourage [...] A chaque mot écrit complètement, à chaque approbation du père, un éclair de triomphe zèbre la tristesse de ses yeux. Alors elle s'arrête et regarde son père avec un amour éperdu. Elle sait qu'il l'initie à un art rarissime. (MOKEDDEM, 1992, pp. 154,155)

3. Identité et rapport père/fille

Très tôt dans l'élaboration de la psychanalyse, Freud attribue un rôle majeur au père dans la construction de l'identité de l'enfant, la fille en particulier. Cette importance est mise en valeur dans l'écriture à partir des différents aspects que peut avoir la figure du père et sa fonction dans la construction du rapport entre l'auteure et « l'autre », elle travaille une quête de repères identitaires personnelle et collective dans l'œuvre.

Le texte de Malika Mokeddem dépeint un rapport plutôt compliqué entre père et fille. Elle inaugure l'écriture dans son roman *Mes hommes* avec un premier chapitre intitulé «*Première absence*» spécialement dédié à son père, son « premier homme ». Dans la quatrième de couverture Mokeddem définit ce rapport qui sera décisif dans sa relation avec tous les hommes qu'elle rencontrera dans le futur :

J'ai quitté mon père pour apprendre à aimer les hommes, ce continent encore hostile car inconnu. Et je lui dois aussi de savoir me séparer d'eux. Même quand je les ai dans la peau. J'ai grandi parmi des garçons. J'ai été la seule fille de ma classe de la cinquième à la terminale.

J'ai été la seule pionne dans l'internat au milieu des hommes... Je me suis faite avec eux et contre eux. Ils incarnent tout ce qu'il m'a fallu conquérir, pour accéder à la liberté.
(MOKEDDEM, 2006, p. Quatrième de couverture)

Ce texte, écrit à la première personne du singulier, est une autobiographie qui ramène l'auteure vers sa vie antérieure et ses souvenirs d'enfance, source inépuisable de sa matière d'écriture. Ces souvenirs sont des traces conservées dans le psychisme de l'auteure, aussi oubliées ou refoulées soient elles, elles finissent toujours par remonter à la surface au moment de l'écriture.

Ainsi les histoires racontées sont construites à partir de tout un réseau de souvenirs écrans^{vi}. L'auteure, consciemment ou inconsciemment, réactive par l'écriture un certain nombre de souvenirs, les plus importants sont ceux de sa

relation avec son père. Relation fondatrice puisqu'elle représente le premier regard masculin, premier amour essentiel pour se construire « Mon père, mon premier homme, c'est par toi que j'ai appris à mesurer l'amour à l'aune des blessures et des manques. A partir de quel âge le ravage des mots ? Je traque les images de la prime enfance. » (MOKEDDEM, 2006, p. 5)

Le récit est tissé à partir d'événements marquants de la vie de l'auteure, de manière presque obsessionnelle, Mokeddem présente un réquisitoire virulent contre son père dans un style âpre et rigoureux. Ces accusations multiples et ces reproches se font pourtant en s'adressant à ce « premier homme » par « mon père », « J'étais condamnée à vivre et à consigner, avec la rigueur de comptable, toutes les soustractions d'amour, mon père » (MOKEDDEM, 2006, p. 8) . Cette mise en valeur du possessif « mon » laisse lire beaucoup de souffrance et un grand malaise psychologique, la narratrice interpelle son père dans cette « première absence » qui sera, d'une manière ou d'une autre, la cause de toutes celles qui suivront.

La souffrance que l'auteure exprime commence quand elle a constaté la préférence de son père pour les garçons. Elle explique dans le deuxième paragraphe du roman comment, en s'adressant à sa mère, il utilise « mes fils » parlant des frères de la narratrice et « tes filles » quand il s'agit d'elle et de ses sœurs, « Tu prononçais toujours « mes fils » avec orgueil. Tu avais une pointe d'impatience, d'ironie, de ressentiment de colère parfois en formulant « tes filles » (MOKEDDEM, 2006, p. 5).

Ce qui est notable, c'est que ces reproches formulés de la part de l'auteure par l'intermédiaire de la narratrice dépassent le simple fait d'accuser ou d'incriminer son père, c'est une manière de s'auto guérir des traumatismes de l'enfance par l'extériorisation des ressentis. En effet, la transformation des

fantasmes et des traumatismes en « création artistique » comme Freud l'explique requiert un retour vers le passé et une confrontation inévitable avec le souvenir douloureux de l'enfance. Dans cette confrontation l'auteure rencontre son « enfant intérieur »^{vii}, un des concepts de la psychologie analytique créé par Carl Gustav Jung pour définir la partie enfantine de l'adulte. De ce fait, l'œuvre littéraire se trouve parmi les moyens qui rapprochent cet enfant intérieur de l'auteure adulte, l'écriture révèle donc les blessures et les troubles vécus, causés principalement par le père.

Dans sa première enfance, l'auteure entretient un rapport dominant/dominée avec son père, de par la nature, la vulnérabilité et la fragilité de l'enfant. Sa relation avec son père exprime un rapport de douleur et de souffrance psychologique, outre son style révolté, le fonctionnement de l'écriture témoigne d'une grande faille affective entre père et fille, mettant constamment en scène une profonde haine paternelle : « Ce jour-là, je t'ai haï mon père. Et pour longtemps » (MOKEDDEM, 2006, p. 9)

Par le rejet du père, la narratrice exprime un instinct irréductible de liberté, elle situe sa révolte à partir d'un incident particulier, il s'agit de son grand désir d'avoir une bicyclette pour se rendre à l'école qui était hors du village, quand bien même les supplications de sa fille étaient pressantes, le père refuse de la lui offrir à elle et l'achète au premier de « ses fils » qui ne sait même pas en faire usage encore :

Mais un jour, revenant de mes cours au bord de l'inanition, je t'ai trouvé poussant un vélo flambant neuf sur lequel trônait le premier de tes fils. Vous riez aux éclats. Je suis l'aînée. Ton fils n'avait que quatre ans. Il ne quittait pas la maison. J'en suis restée sans voix. Cette fois-là, c'est ta mort que j'ai désirée, mon père. De toutes mes colères et

peines. J'aurais voulu que tu meures sur l'instant tant m'était intolérable ce sentiment que j'étais déjà orpheline de toi. (MOKEDDEM, 2006, p. 8)

Les propos de la narratrice témoignent d'un grand malaise dont l'origine est la nette préférence de son père pour les garçons. Cet incident, resté à jamais gravé dans la mémoire de l'enfant, représente un moment crucial dans l'histoire de la relation entre père et fille, le rapport dominant/dominée s'est donc métamorphosé en dominant/révoltée. À partir de ce moment, l'auteure décide de s'opposer à toute forme d'autorité. Nourrie de sa révolte, elle décide de se forger un caractère qui lui permettra de s'adapter avec le comportement cruel de son père, « C'est diabolique la discrimination des parents. En prendre conscience est la première confrontation avec la cruauté ». (MOKEDDEM, 2006, p. 9)

L'image du père présentée dans le récit tend à rendre compte d'un rapport conflictuel qui atteindra toutes les relations futures de l'auteure avec le sexe masculin. « Je ne t'ai pas cherché en d'autres hommes. Je les ai aimés différents pour te garder absent. Je suis née à l'amour avec ses hommes là, mon père. Mais toi tu ignores jusqu'à leur prénom, c'est pourquoi je veux te coucher parmi eux dans un livre. Tu n'en sauras rien puisque tu ne sais pas lire ». (MOKEDDEM, 2006, p. 14)

Les premiers sentiments d'oppression vont plonger la narratrice dans une quête identitaire nourrie de la discrimination entre sexe masculin et féminin, ressentie tout d'abord chez son père. Ce ressenti, qui fait écho avec le vécu de l'auteure, commence dès sa venue au monde. L'aînée d'une grande fratrie, sa naissance sera très mal accueillie par des parents qui ne manifestent aucune joie de l'avoir. Malika Mokeddem s'exprime au sujet de cet événement dans une interview accordée à Najib Radouane et Yvette Bénayoun-Szmidt : « Quand je suis venue au

monde, ce fut le drame parce qu'ils attendaient tous un garçon ». (REDOUANE, 2003, p. 275)

Cette déception des parents représente pour la narratrice un premier pas vers un parcours lourd et pénible dans une quête d'identité qui s'annonce d'emblée féminine. Son père ne manquait aucune occasion pour lui rappeler le sort « féminin » commun que la société lui réserve. Aussi douée fut elle à l'école, elle était destinée au mariage. Fonder une famille et pouvoir enfanter, sont aux yeux de la société, le plus grand succès qu'elle puisse réaliser. Sa réussite scolaire relève pour son père du simple faire-valoir aux yeux des colons. En effet, dans cette société patriarcale, une femme n'est entendue que si elle est « mère » d'un fils.

L'enfance est la période de vie où l'enfant reçoit le plus d'affection et de tendresse, ces besoins essentiels d'amour et de reconnaissance, n'ayant pas été satisfaits, finissent par se transformer en amertume et par conséquent deviendront une envie voire un besoin de lutte : « Moi je voulais de l'amour, de la joie. A essayer de les conquérir, c'est la liberté que j'ai gagnée ». (MOKEDDEM, 2006, p. 9)

Ainsi le père se transforme d'une source d'affection et d'assurance en une figure d'oppression, pour tenter de s'affirmer et de marquer sa singularité, la narratrice se trouve obligée de s'opposer à son père. Se faisant, celle-ci gagne un statut singulier : « J'étais seule à te tenir tête. Peu à peu tu n'as plus dit : « tes filles » mais « ta fille ! ». Je sortais d'un féminin informe. J'accédais enfin au singulier ». (MOKEDDEM, 2006, p. 10)

4. Malika Mokeddem vers des ailleurs hors-père

Le père est censé être pour un enfant une présence qui rassure, une source de sécurité et de confiance, c'est lui qui doit accompagner et assister son enfant dans toutes les étapes de sa vie pour l'aider à s'affirmer et à construire une

personnalité autonome. Le personnage du père dans le texte de Mokeddem est dépouillé de toutes ces qualités, à l'exception des deux romans, *L'interdite* et *Le siècle des sauterelles*, c'est une image dévalorisante qui nous est présentée dans l'ensemble des textes. Ainsi, au lieu d'être un repère qui guide tout au long de la vie, le père devient une raison de fuite.

Dans cette perte de repères familiaux, la narratrice dans les romans de Malika Mokeddem se trouve perdue en un exil d'abord intérieur nourri d'une sorte de diversité de cultures vécue très tôt dans la vie des protagonistes. En effet, celles-ci adhèrent inconsciemment à une culture autre que la leur. Petites filles, elles étaient en contact quotidien avec cette diversité culturelle d'abord à l'école française puis par la lecture. Ce contact avec l'autre culture donne un sentiment de différence à l'héroïne, une différence très mal tolérée par sa famille représentée par le père, ce qui rend la relation avec ses parents conflictuelle et au lieu de vouloir rester à leur côté, la narratrice se sent envahie par le besoin de partir loin. Cet exil dans le cas de Malika Mokeddem : « Symbolise le drame d'une identité apatride et brisée se trouvant entre les failles des deux cultures : française et maghrébine...Mais surtout, elle se sent abandonnée et écartée de sa famille. Pourtant, cet exil, elle l'assume vaille que vaille et en acceptant finalement «sa condition de déracinée» (MANSUETO, 2017, p. 36)

L'auteure, interviewée par Yolande Helm, réfléchit sur sa condition d'être frontalier : « Cet entre-deux m'a saisie tellement tôt que j'ai cette identité mêlée. Vraiment, on ne peut pas me scinder en deux. Il n'y a pas une couche algérienne, une couche française. Ça fait partie de moi ; je suis une Algérienne francophone » (HELM , 2000, p. 83). Si tant est que cette diversité culturelle soit pleinement assumée par Mokeddem, c'est ce qui a contribué le plus à son départ.

Par ailleurs, ce départ, psychologique avant tout, est marqué par un évènement phare accentuant la relation antagonique père/fille qui affecte un grand nombre de personnages, il est raconté et décrit avec amertume dans plusieurs romans de Mokeddem, il s'agit d'une sorte de perte de foi et de confiance suite à un pacte non respecté, signé entre la narratrice de *Mes hommes* et son père, pour qu'elle s'occupe de son petit frère malade en échange de quelques pièces chaque semaine. Un jour, de retour à la maison, elle s'aperçoit que son père a fait usage de l'argent de sa tirelire :

J'ai accepté pour pouvoir m'offrir moi-même la bicyclette tant convoitée. Marché conclu, nous avons topé en nous regardant droit dans les yeux.

Combien de mois plus tard as-tu cassé ma tirelire en mon absence pour t'accaparer mes petites économies ? Ce jour-là, je t'ai haï mon père. Et pour longtemps. Tu m'avais volée. Tu avais trahi la parole donnée. C'était tout ce que je pouvais attendre de toi, moi, la fille.

C'est ce jour-là que j'ai commencé à partir, mon père. (MOKEDDEM, 2006, p. 9)

L'enfant dans cet extrait vit le drame d'une agression affective qui va se manifester tout au long de l'écriture par l'éloignement en premier temps, puis par le rejet total du père.

L'école a été le premier refuge loin du joug familial et loin du père, c'était le premier espace de liberté gagné. Les personnages féminins de Malika Mokeddem réalisent parfaitement bien le rôle primordial de l'école, pour acquérir le savoir certes, mais surtout pour pouvoir s'échapper. La petite Kenza dans *Des rêves et des assassins* exprime son enthousiasme à l'approche de la rentrée scolaire : « ...alors seulement cèdent les torpeurs. Viennent les mouches et c'est la rentrée. Hourra, la rentrée ! Elle me sauve du désert et des miens » (MOKEDDEM, 1995, p. 15). Ce premier espace de liberté ouvrait de nouvelles voies devant la petite Kenza grâce à

une bourse obtenue pour son succès scolaire, une autre opportunité pour fuir son père : « Dès que j'ai pu me débrouiller seule, c'est moi qui ai fui mon père, sa bestialité, les criailleries de sa marmaille, sa femme servante, l'ambiance de cet immeuble devenu un étouffoir. Au sortir du primaire, j'obtins une bourse qui m'ouvrit les portes d'un internat. » (MOKEDDEM, 1995, p. 15)

Pour ce qui est de la narratrice de *Mes hommes*, elle trouvait dans les livres une échappatoire qui garantissait de garder distance avec le père : « J'interceptais souvent le regard circonspect que tu jetais sur moi, retranchée derrière un livre. Cet espace-là, ce hors-champs inaliénable, n'étais qu'à moi. Mes livres t'impressionnaient, toi l'analphabète. Les livres me délivraient de toi, de la misère, des interdits, de tout ». (MOKEDDEM, 2006, p. 10)

Avant que le lien affectif ne soit entièrement coupé entre le père et la fille, celle-ci trouve refuge dans cet espace inaccessible qui est resté jusqu'ici méconnu ou interdit à cause du père, le livre est dans ce cas salvateur.

La lecture, le savoir et la fuite du père vont plonger la narratrice dans une solitude permanente qui va se transformer en un exil intérieur. Malika Mokeddem reprend dans *La transe des insoumis* (2003) son combat et le chemin inévitable vers cette solitude : « Salaire après salaire, j'ai acheté ma liberté. Comme une esclave. Ma liberté et ma solitude. Les deux vont ensemble. Pour moi, elles ont grandi ensemble dans cet exil magnifique, le savoir ». (MOKEDDEM, 2003, p. 158)

L'auteure dans cet extrait exprime un choix imposé mais pleinement assumé. Ce choix est à l'évidence le résultat tant d'un manque d'amour que d'un amour de l'évasion. L'exil dans ce cas précis révèle la force de l'auteure qui refuse la violence et le manque d'amour subis de la part de ses parents et choisi plutôt la différence et la singularité dans un état de solitude repéré chez la quasi-totalité des

personnages féminins de son œuvre et c'est souvent par rapport au père que ces personnages prennent position :

Face aux injustices innombrables générées par un père qui ne fait que suivre la mouvance imposée par les lois familiales et sociales ainsi que les traditions ancestrales, l'héroïne de Malika Mokeddem se trouve obligée de s'éloigner et de partir, quitter ce père c'est pour elle le premier pas vers un ailleurs d'émancipation et de liberté. Ce départ s'est fait progressivement dans un silence prescrit par un environnement hostile à toute parole féminine, c'est ainsi décrit dans *Mes hommes* : « Un fossé s'est creusé, de plus en plus, entre nous [...] mais rien n'était jamais dit, mon père ». (MOKEDDEM, 2006, p. 12)

Partir de là, nous constatons que tous les personnages principaux de l'œuvre de Malika Mokeddem sont des femmes emblématiques qui cherchent à s'imposer, à chacune sa façon et son parcours. Les portraits dressés sont ceux de femmes exceptionnelles, vivant en marge de la société pour la plupart d'entre elles, ce sont des personnalités hors-père, qui possèdent toutes, en commun, un tempérament unique et un esprit révolté et libre qui a choisi de s'opposer à cette figure du père par la différence et la singularité. « Ma vie qui le dérange. Il persiste à ignorer [...] Nous ne serons jamais intimes. J'en ai pris mon parti ». (MOKEDDEM, 2006, p. 207)

Conclusion

Réfléchir à la question du père dans l'univers romanesque de Malika Mokeddem, c'est en effet interroger son importance dans la vie et dans l'œuvre et la symbolique dont il est porteur. L'image présentée dans l'œuvre est indissociable d'un contexte culturel, social et idéologique.

Nous avons pu donner, dans cette analyse, un aperçu de la relation qui lie la fille et le père dans les romans de Malika Mokeddem. Globalement, la romancière nous explique dans ses textes la complexité des rapports entretenus avec son père.

L'image du père dans le roman de Malika Mokeddem recouvre une importance fonctionnelle non seulement par sa présence mais aussi, et surtout, par son rôle d'actant dans le récit. En outre, sa relation avec l'auteure s'avère être le lieu d'un questionnement identitaire.

L'écriture se fait en un affrontement d'un passé commun avec le père et tout ce qu'il représente, cet éternel retour en arrière est motivé par le désir de trouver dans le passé de ce qui pourrait être la cause du malaise d'aujourd'hui. La psychanalyse insiste sur l'importance de ce genre de retour temporel, dans ce retour l'auteure relate, consciemment ou inconsciemment, des événements basés sur une réalité profonde de sa vie antérieure. L'écriture acquiert ici un pouvoir thérapeutique incontestable, l'auteure recourt à sa vocation artistique afin de résoudre ses angoisses intérieures et de mieux réconcilier son « Moi » Passé avec le « Moi » présent.

La notion de l'exil illustre l'idée que l'ailleurs est toujours meilleurs quand on est femme algérienne. La distanciation de la romancière du père est donc un choix de s'émanciper totalement et de s'affirmer en tant que femme libre en dehors de l'autorité paternelle.

Bibliographie

- ASSOUN, P.-L. (2014). *Littérature et psychanalyse: Freud et la création littéraire*. Paris: Ellipses.
- BONN, C. (2007). Le Tragique de l'émergence littéraire maghrébine entre deux langues, ou le roman familial. (É. U. o. Press, Éd.) *Nouvelles Études Francophones*, 11-22.
- CHAULET ACHOUR, C. (1999). *Noûn. Algériennes dans l'écriture*. Paris: Segquier.
- HELM , Y. (2000). *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*. (É. I. africaines, Éd.) Paris: L'Harmattan.
- LAZHARI, L. (2007). *Mokeddem, à part, entière*. Alger: Sedia.

- MANSUETO, C. (2017, Février 28). L'expérience transfrontalière de Nina Bouraoui et Malika Mokeddem : à la recherche d'une départhenance géographique, sexuelle et stylistique. (P. P. Nouvelle, Éd.) *TRANS- Revue de littérature générale et comparée*(21).
- MAURON, C. (1963). *Des métaphores obsédantes aux mythe personnel*. Paris: José Corti.
- MOKEDDEM, M. (1992). *Le siècle des sauterelles*. Paris: Grasset.
- MOKEDDEM, M. (1993). *L'interdite*. Paris: Grasset.
- MOKEDDEM, M. (1995). *Des rêves et des assassins* (éd. Grasset et fasquelle). Paris: Gresset.
- MOKEDDEM, M. (2003). *La transe des insoumis*. Paris: Grasset.
- MOKEDDEM, M. (2006). *Mes hommes*. Alger: Sedia.
- PERRON-BORELLI, M. (2001). *Les fantasmes*. Récupéré sur [www.cairn.info: https://www.cairn.info/les-fantasmes--9782130514589.htm](http://www.cairn.info/https://www.cairn.info/les-fantasmes--9782130514589.htm). Consulté le 14/02/2022 à 21h33
- PONTALIS, J.-B., & LAPLANCHE, J. (1997). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris: P.U.F.
- REDOUANE, N. (2003). *Malika Mokeddem*. Paris: Harmattan.

ⁱ Dans l'étude de l'œuvre de l'écrivain James Joyce, Jacques Lacan emploie terme de « sinthome » pour désigner une particularité de la fonction que l'écriture eut pour l'auteur. C'est un terme dérivé de symptôme, mais aussi de Saint homme. Faute d'une fonction nommant le père, ce qui lui aurait permis le nouage des trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire, Joyce s'est construit par son dire un sinthome, suppléant ainsi au défaut paternel nouant les trois registres.

ⁱⁱ *La Malédiction paternelle* est un tableau de Jean-Baptiste Greuze présenté au salon de peinture de 1777, où il reçoit un accueil élogieux des critiques, notamment de la part de Denis Diderot. Il est actuellement conservé au musée du Louvre de Paris.

ⁱⁱⁱ *The Father* est un film franco-britannique coécrit et réalisé par Florian Zeller, sorti en 2020. Il s'agit de l'adaptation de sa propre pièce de théâtre, *Le Père*.

^{iv} Le surmoi est l'héritier de l'autorité paternelle. C'est en intériorisant les critiques et les jugements patronaux qu'il se forme. Ce surmoi, issu des apprentissages au cours des années d'enfance, se construit au contact des interdits.

^v Le rêve constitue une source privilégiée de sens en psychanalyse, il est révélateur de la structure inconsciente. Dans son livre *La création littéraire et le*

rêve éveillé, publié en 1908, Freud compare le poète à un « rêveur en plein jour » et considère la création littéraire comme un rêve diurne.

^{vi} Souvenir infantile dont la persistance peut étonner le sujet tant la netteté de sa présence contraste avec sa relative banalité. Ce souvenir est appelé "écran" par S. Freud ("Sur les souvenirs écrans", 1899) car il s'interpose entre la conscience et le souvenir d'une scène traumatique. Ensuite, Freud montrera comment ce souvenir fait "écran" au fantasme élaboré à partir du traumatisme psychique.

^{vii} Le terme d'enfant intérieur est un terme à l'origine issu de la psychanalyse jungienne, nommée psychologie analytique. Pour Carl Gustav Jung, l'enfant intérieur (ou enfant divin) est, dans un cadre théorique, la part enfantine de l'être. Il s'agit d'un archétype et donc d'une formation de l'inconscient collectif.